

Intervention



Fêlures

Claudette Charbonneau Tissot

Numéro 7, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57576ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charbonneau Tissot, C. (1980). Fêlures. *Intervention*, (7), 19–19.

Fêlures

Il y eut encore un bruit de verre brisé.

Cette fois je n'allais pas me lever. Car je savais qu'il n'y aurait dans la maison aucun vase, aucune statuette, aucune vitre brisée. Dans les armoires, la vaisselle serait intacte. Dans les écrans, les pierres de lune n'auraient pas éclaté. Le bruit venait de l'intérieur.

Je regardai le dessin que j'avais commencé. Comme les autres fois, le corps était brisé. C'était à la hanche, là où l'os effleure. La plume était restée sur le papier. Il y avait une araignée noire sur la peau. Le papier continuait à boire l'encre. Le mouvement était irréversible. L'araignée dévorait le corps.

C'était un nouvel échec. Depuis des semaines, je m'acharnais à dessiner ce corps que je voulais à ma ressemblance; comme si aucun miroir ne m'avait jusque là rendu mon image réelle. Dès les premières lueurs de l'aube, je m'assois à ma table de travail. Et commençait le dur labeur.

Un jour, cela m'était venu par fragments. D'abord il y avait eu l'arrête d'une joue. La chute des reins. Le coude. Rien n'était relié. C'était trois lieux discontinus. Trois taches. Le corps était un puzzle troué dont je devais trouver les morceaux qui manquaient. Je passai des heures à chercher la main, la nuque et le pied. Des liens s'établissaient. Progressivement les lignes se rejoignaient. Je me définissais peu à peu. Puis le croquis fut presque achevé. Il ne restait qu'un petit espace vide, au visage. Je cherchai longtemps, dans la mémoire de moi, la dernière pièce. Mais à l'instant où je sus ce qui devait être là, il y eut un bruit de verre brisé. Et j'oubliai ce qu'il fallait y mettre. Le bruit m'avait distraite. Je voulus retrouver l'élément amnésié. C'était peut-être un oeil car il n'y en avait qu'un. Plusieurs fois j'essayai d'inventer le deuxième. Mais jamais il ne convint à l'autre. Il restait étranger au reste du corps. J'étais peut-être cyclope. J'en refusai l'idée.

Le lendemain, je recommençai tout. J'avais sorti les pastels. C'était par touches que je me composais. Le flou des cheveux sombres, le rose de la bouche cendrée, la blancheur des mains immobiles. J'estompais les contours. Sous mes doigts retenus, les poudres se mêlaient. J'étais douce. Mais le bruit survint. Plus près. Plus fort. En sursautant, je fis sans le vouloir glisser mon poignet sur le corps poudreux. Je me brouillai sur l'image. Le foncé des cheveux obscurcit la pâleur du visage. Le regard se perdit. Je me salis. Et tout fut à refaire.

Chaque jour, le bruit de verre brisé venait alors que j'achevais de m'inventer. Et de jour en jour, le bruit semblait se rapprocher. Les premières fois, je m'étais levée et j'avais cherché longtemps dans la maison déserte ce qui s'était cassé. Mais tout était intact autour de moi.

Un autre jour, j'avais sorti la toile, les pinceaux et les tubes. Il y avait un homme avec moi. Je croyais que sa présence allait conjurer l'effritement du verre. Je travaillai des heures, en silen-

ce, à me faire naître sur la toile. L'homme voulait parler. L'homme désirait le corps. Lorsque le soleil commença à descendre, il s'impatienta. Je devais être sourde à ses mots. Je n'étais pas encore entière. Je devais m'achever. Soudain, il cria. Les ondes de son cri firent éclater le verre. L'homme toucha le corps peint. Et je me perdis dans les huiles mêlées sur sa main.

C'est ce jour-là que je sus que le bruit venait de moi. Cela avait commencé très loin au creux de mes chevilles et s'était rapproché. Je m'effritais de l'intérieur.

Les jours passèrent et de fines lézardes apparurent sur l'ivoire de mes jambes, de mon ventre, de mes seins.

Et plus je me fissurais, plus je cherchais à me recréer autrement.

Les bruits de verre s'intensifiaient. Ma peau prenait la couleur des porcelaines fragiles. Je devenais translucide. La peur me pâlisait et la sueur perlait sur mon corps friable. Je ne comprenais pas. Et je fuyais la transparence.

Je sortis la gouache et sur une immense feuille que je fixai au mur, j'essayai, à pleines mains, de me créer opaque, de me solidifier. Mais les bruits de verre se multiplièrent et la peinture coula, en longues traînées, et me défigura.

La révolte s'emparait de moi mais plus je me durcissais, plus je devenais cassante. J'explosais au-dedans comme un sac rempli d'ampoules que l'on fracasse contre un mur.

Je m'aperçus que de minuscules morceaux de verre commençaient à tomber de mon corps. Je criai. Mais cela ne fit qu'intensifier ma pulvérisation. Je courus de miroir en miroir. Le tain devait s'être écaillé. Je ne voyais de moi que des tessons éparpillés. Je cliquetais à chaque pas comme un collier de fausses pierres.

Je me mis à genoux et commençai à ramasser les morceaux qui s'étaient détachés de moi. Sur la table, j'essayai de les ordonner. Mais d'autres tombaient à un rythme accéléré.

Dans un dernier sursaut, je sortis une feuille blanche. J'essayai de prendre la plume et l'encre. Mes mains s'effritaient et n'avaient plus de prise. Je vis tomber les osselets transparents de mes doigts. Cela fit un bruit de clochette.

Et je sus que mes efforts étaient vains. Que je ne pourrais plus tricher. Ni me croire autre.

J'allais m'inscrire telle que j'étais vraiment, sur le papier, malgré moi, par simple projection.

Cette fois, sur la page, il n'y avait rien qu'un peu de poudre de verre tombée en fine pluie.

Claudette Charbonneau Tissot